

leurs mains, et figurant avec leurs pieds les gestes des danseurs¹. Une femme parut, tenant à la main douze cerceaux de bronze; dans leur circonférence, rouloient plusieurs petits anneaux de même métal; elle dansoit, jetant en l'air, et recevant successivement les douze cerceaux². Une autre se précipitoit au milieu de plusieurs épées nues³. Ces jeux dont quelques-uns m'intéressoient sans me plaire, s'exécutoient presque tous au son de la flûte. Il falloit, pour y réussir, joindre la grâce à la précision des mouvemens.

CHAPITRE XXVI.

De l'Éducation des Athéniens.

Les habitans de Mytilène ayant soumis quelques-uns de leurs alliés qui s'étoient séparés d'eux, leur défendirent de donner la moindre instruction à leurs enfans⁴. Ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen pour les tenir dans l'asservissement, que de les tenir dans l'ignorance.

L'objet de l'éducation est de procurer au corps la force qu'il doit avoir; à l'ame, la perfection dont elle est susceptible⁵. Elle com-

¹ Herodot. l. 6. c. 129. *athlet. Kubist. §. 5. p. 18.*
² Xenoph. in conv. p. 876. Caylus, recueil d'antiquit. t. 1. p. 202. ⁴ Ælian. var. hist. l. 7. c. 15.
³ Xenoph. ibid. Athen. l. 4. p. 129. Paciaud. de ⁵ Plat. de leg. l. 7. t. 2. p. 788.

mence chez les Athéniens à la naissance de l'enfant, et ne finit qu'à sa vingtième année. Cette épreuve n'est pas trop longue pour former des citoyens; mais elle n'est pas suffisante, par la négligence des parens, qui abandonnent l'espoir de l'état et de leur famille, d'abord à des esclaves, ensuite à des maîtres mercenaires.

Les législateurs n'ont pu s'expliquer sur ce sujet, que par des lois générales¹: les philosophes sont entrés dans de plus grands détails; ils ont même porté leurs vues sur les soins qu'exige l'enfance, et sur les attentions quelquefois cruelles de ceux qui l'entourent. En m'occupant de cet objet essentiel, je montrerai les rapports de certaines pratiques avec la religion ou avec le gouvernement: à côté des abus, je placerai les conseils des personnes éclairées.

Epicharis, femme d'Apollodore, chez qui j'étois logé, devoit bientôt accoucher. Pendant les quarante premiers jours de sa grossesse, il ne lui avoit pas été permis de sortir². On lui avoit ensuite répété souvent que sa conduite et sa santé pouvoient influer sur la constitution de son enfant³, elle devoit user d'une bonne nourriture, et entretenir ses forces par de légères promenades⁴.

Parmi plusieurs de ces nations que les Grecs

¹ Id. ibid. §. 22. t. 1. p. 149.
² Censor. de die nat. p. 789. Aristot. de rep. lib. c. 11. p. 447.
³ Hippocr. de nat. puer. t. 7. c. 16. l. 2. p. 447.

appellent barbares, le jour de la naissance d'un enfant est un jour de deuil pour sa famille¹. Assemblée autour de lui, elle le plaint d'avoir reçu le funeste présent de la vie. Ces plaintes effrayantes ne sont que trop conformes aux maximes des sages de la Grèce. Quand on songe, disent-ils, à la destinée qui attend l'homme sur la terre, il faudroit arroser de pleurs son berceau².

Cependant à la naissance du fils d'Apollo-dore, je vis la tendresse et la joie éclater dans les yeux de tous ses parens; je vis suspendre sur la porte de la maison une couronne d'olivier, symbole de l'agriculture à laquelle l'homme est destiné. Si ç'avoit été une fille, une bandelette de laine, mise à la place de la couronne, auroit désigné l'espèce de travaux dont les femmes doivent s'occuper³. Cet usage qui retrace les mœurs anciennes, annonce à la république qu'elle vient d'acquérir un citoyen. Il annonçoit autrefois les devoirs du père et de la mère de famille.

Le père a le droit de condamner ses enfans à la vie ou à la mort. Dès qu'ils sont nés, on les étend à ses pieds. S'il les prend entre ses bras, ils sont sauvés. Quand il n'est pas assez riche pour les élever, ou qu'il désespère de

¹ Herodot. l. 5. cap. 4.
Strab. l. 11. p. 519. An-
thol. p. 16.

² Eurip. fragm. Ctesiph.
P. 476. Axioch. ap. Plat. l.

3. p. 368. Cicer. tuscul. l.

1. c. 48. t. 2, p. 273.

³ Hesych. Stephan. E-
phipp. ap. Athen. l. 9. p.

370.

pouvoir corriger en eux certains vices de conformation, il détourne les yeux, et l'on court au loin les exposer ou leur ôter la vie¹. A Thèbes les lois défendent cette barbarie²; dans presque toute la Grèce, elles l'autorisent ou la tolèrent. Des philosophes l'approuvent³; d'autres, contredits à la vérité par des moralistes plus rigides⁴, ajoutent qu'une mère, entourée déjà d'une famille trop nombreuse, est en droit de détruire l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Pourquoi des nations éclairées et sensibles outragent-elles ainsi la nature? C'est que, chez elles, le nombre des citoyens étant fixé par la constitution même, elles ne sont pas jalouses d'augmenter la population; c'est que, chez elles encore, tout citoyen étant soldat, la patrie ne prend aucun intérêt au sort d'un homme qui ne lui seroit jamais utile; et à qui elle seroit souvent nécessaire.

On lava l'enfant avec de l'eau tiède, conformément au conseil d'Hippocrate⁵. Parmi les peuples nommés barbares, on l'auroit plongé dans l'eau froide⁶; ce qui auroit contribué à le fortifier. Ensuite on le déposa dans une de ces corbeilles d'osier, dont on se sert pour sé-

¹ Terent. in Heauton-
tim. act. 4. scen. 1.

² Ælian. var. hist. l. 2.

c. 7.

³ Plat. de rep. l. 5. t.
2. p. 460.

⁴ Aristot. de republ. l.

7. c. 16. t. 2. p. 447. Pho-
cylid. poem. admon. v. 172.

⁵ Hippocr. de salubr.
diæt. §. 9. t. 1. p. 630.

⁶ Aristot. de rep. l. 7.
c. 17. t. 2. p. 447.

parer le grain de la paille ¹. C'est le présage d'une grande opulence ou d'une nombreuse postérité.

Autrefois le rang le plus distingué ne pensoit pas une mère de nourrir son enfant; aujourd'hui elle se repose de ce devoir sacré sur une esclave ². Cependant, pour corriger le vice de sa naissance, on l'attache à la maison, et la plupart des nourrices deviennent les amies et les confidentes des filles qu'elles ont élevées ³.

Comme les nourrices de Lacédémone sont très renommées dans la Grèce ⁴, Apollodore en avoit fait venir une à laquelle il confia son fils. En le recevant elle se garda bien de l'embailloter ⁵, et d'enchaîner ses membres par des machines dont on use en certains pays ⁶, et qui ne servent souvent qu'à contrarier la nature.

Pour l'accoutumer de bonne heure au froid, elle se contenta de le couvrir de quelques vêtemens légers; pratique recommandée par les philosophes ⁷, et que je trouve en usage chez les Celtes. C'est encore une de ces nations que les Grecs appellent barbares.

¹ Callim. hymn. in Jov. v. 48. Schol. ibid. Etym. magn. in *Leknon*.

² Plat. de leg. l. 7. t. 2. p. 790. Aristot. de mori. l. 8. c. 9. t. 2. p. 108.

³ Eurip. in Hippol. Te-rent. in Heauton. adelph.

etc.

⁴ Plut. in Licurg. t. 1.

p. 49.

⁵ Id. ibid.

⁶ Aristot. de rep. lib. 7.

c. 17. t. 2. p. 447.

⁷ Aristot. de rep. lib. 7.

c. 17. t. 2. p. 447.

Le cinquième jour fut destiné à purifier l'enfant. Une femme le prit entre ses bras; et suivie de tous ceux de la maison, elle courut à plusieurs reprises autour du feu qui brûloit sur l'autel ¹.

Comme beaucoup d'enfans meurent de convulsions d'abord après leur naissance, on attend le septième, et quelquefois le dixième jour, pour leur donner un nom ². Apollodore ayant assemblé ses parens, ceux de sa femme, et leurs amis ³, dit en leur présence qu'il donnoit à son fils le nom de son père Lysis; car, suivant l'usage, l'aîné d'une famille porte le nom de son aïeul ⁴. Cette cérémonie fut accompagnée d'un sacrifice et d'un repas. Elle précéda de quelques jours une cérémonie plus sainte; celle de l'initiation aux mystères d'Eleusis. Persuadés qu'elle procure de grands avantages après la mort, les Athéniens se hâtent de la faire recevoir à leurs enfans ⁵.

Le quarantième jour, Epicharis releva de couches ⁶. Ce fut un jour de fête dans la mai-

¹ Plat. in Teat. t. 1. p. 160. Harpoer. et Hesych. in *Amphidr.* Meurs. de puerp. c. 6.

² Eurip. in Elect. v. 1226. Aristoph. in av. v. 494 et 923. Schol. ibid. Demosth. in Bœot. p. 1004. Aristot. hist. animal. lib. 7. c. 12. t. 1. p. 896. Harpoer. in *Hebdom.*

³ Suid. in *Dekar.*

⁴ Isæus, de hæredit.

Pyrrh. p. 41. Plat. in Lys. t. 2. p. 205. Demosth. in Bœot. p. 1005.

⁵ Tarent. in Phorm. act. 1. scen. 1. v. 15. Apollod. ap. Donat. ibid. Turneb. adv. l. 3. c. 6. Note de Mme. Dacier, sur la 2. e scène du 4. e acte du Plut. d'Aristoph.

⁶ Censor. de die natal.

c. 11.

son d'Apollodore. Ces deux époux, après avoir reçu de leurs amis de nouvelles marques d'intérêt, redoublèrent de soins pour l'éducation de leur fils. Leur premier objet fut de lui former un tempérament robuste, et de choisir parmi les pratiques en usage, les plus conformes aux vues de la nature, et aux lumières de la philosophie. Déidamie, c'étoit le nom de la nourrice ou gouvernante, écoutoit leurs conseils, et les éclairoit eux-mêmes de son expérience.

Dans les cinq premières années de l'enfance, la végétation du corps humain est si forte, que, suivant l'opinion de quelques naturalistes, il n'augmente pas du double en hauteur, dans les vingt années suivantes¹. Il a besoin alors de beaucoup de nourriture, de beaucoup d'exercice. La nature l'agite par une inquiétude secrète; et les nourrices sont souvent obligées de le bercer entre leurs bras, et d'ébranler doucement son cerveau par des chants agréables et mélodieux. Il semble qu'une longue habitude les a conduites à regarder la musique et la danse comme les premiers élémens de notre éducation². Ces mouvemens favorisent la digestion, procurent un sommeil paisible, dissipent les terreurs soudaines, que les objets extérieurs produisent sur des organes trop foibles.

Dès que l'enfant put se tenir sur ses jambes, Déidamie le fit marcher, toujours prête à lui

¹ Plat. de leg. l. 7. t. 2. p. 788.

² Plat. de leg. lib. 7. t. 2. p. 790.

tendre une main secourable¹. Je la vis ensuite mettre dans ses mains de petits instrumens, dont le bruit pouvoit l'amuser ou le distraire²: circonstance que je ne releverois pas, si le plus commode de ces instrumens n'étoit de l'invention du célèbre philosophe Archytas³, qui écrivoit sur la nature de l'univers, et s'occupoit de l'éducation des enfans.

Bientôt des soins plus importans occupèrent Déidamie, et des vues particulières l'écartèrent des règles les plus usitées. Elle accoutuma son élève à ne faire aucune différence entre les alimens qu'on lui présentoit⁴. Jamais la force ne fut employée pour empêcher ses pleurs. Ce n'est pas qu'à l'exemple de quelques philosophes⁵, elle les regardât comme une espèce d'exercice utile pour les enfans. Il lui paroissoit plus avantageux de les arrêter, dès qu'on en connoissoit la cause; de les laisser couler, quand on ne pouvoit la connoître. Aussi cessa-t-il d'en répandre, dès que par ses gestes il put expliquer ses besoins.

Elle étoit sur-tout attentive aux premières impressions qu'il recevoit: impressions quelquefois si fortes et si durables, qu'il en reste pendant toute la vie des traces dans le caractère; et en effet, il est difficile qu'une ame qui

¹ Id. ibid. p. 789.

² Etym. magn. et Suid. in *Platag.* Anthol. l. 6. c. 23. p. 440.

³ Arist. de rep. lib. 8.

c. 6. t. 2. p. 456.

⁴ Plut. in Lycurg. t. 1. p. 49.

⁵ Aristot. ibid. l. 7. c. 17. t. 2. p. 448.

dans l'enfance est toujours agitée de vaines frayeurs, ne devienne pas de plus en plus susceptible de la lâcheté dont elle a fait l'apprentissage¹. Dédamie épargnoit à son élève tous les sujets de terreur, au lieu de les multiplier par les menaces et par les coups.

Je la vis un jour s'indigner de ce qu'une mère avoit dit à son fils que c'étoit en punition de ses mensonges, qu'il avoit des boutons au visage². Sur ce que je lui racontai que les Scythes manioient également bien les armes de la main droite et de la gauche, je vis quelque temps après son jeune élève se servir indifféremment de l'une et de l'autre³.

Il étoit sain et robuste; on ne le traitoit ni avec cet excès d'indulgence qui rend les enfans difficiles, prompts, impatiens de la moindre contradiction, insupportables aux autres; ni avec cet excès de sévérité qui les rend craintifs, serviles, insupportables à eux-mêmes⁴. On s'opposoit à ses goûts, sans lui rappeler sa dépendance; et on le punissoit de ses fautes, sans ajouter l'insulte à la correction⁵. Ce qu'Apollodore défendoit avec le plus de soin à son fils, c'étoit de fréquenter les domestiques de sa maison; à ces derniers, de donner à son fils la moindre notion du vice, soit par leurs

¹ Plat. de leg. l. 7. t. 2. p. 791.

² Theocr. idyll. 12. v.

³ Schol. ibid.

³ Plat. de leg. l. 7. t. 2.

p. 794.

⁴ Id. ibid. p. 791.

⁵ Id. ibid. p. 793.

paroles, soit par leurs exemples¹.

Suivant le conseil des personnes sages, il ne faut prescrire aux enfans, pendant les cinq premières années, aucun travail qui les applique²: leurs jeux doivent seuls les intéresser et les animer. Ce temps accordé à l'accroissement et à l'affermissement du corps, Apollodore le prolongea d'une année en faveur de son fils; et ce ne fut qu'à la fin de la sixième³, qu'il le mit sous la garde d'un conducteur ou pédagogue. C'étoit un esclave de confiance⁴, chargé de le suivre en tous lieux, et sur-tout chez les maîtres destinés à lui donner les premiers élémens des sciences.

Avant que de le remettre entre ses mains, il voulut lui assurer l'état de citoyen. J'ai dit plus haut que les Athéniens sont partagés en dix tribus. La tribu se divise en trois confraternités ou curies; la curie en trente classes⁵. Ceux d'une même curie sont censés fraterniser entre eux, parce qu'ils ont des fêtes, des temples, des sacrifices qui leur sont communs. Un Athénien doit être inscrit dans l'une des curies, soit d'abord après sa naissance, soit à l'âge de trois ou quatre ans, rarement après la septième année⁶. Cette cérémonie se

¹ Aristot. de rep. l. 7. 208.

² Id. ibid. c. 17. t. 2. p. 448.

³ Id. ibid.

⁴ Plat. de leg. l. 7. p. 794.

⁵ Id. in Lys. t. 2. p.

208.

⁶ Hesych. Etym. magn.

Harpocr. et Suid. in Genet. Poll. l. 3. §. 52.

⁶ Sam. Pet. leg. Att. p. 146, etc.

fait avec solennité dans la fête des Apaturies, qui tombe au mois puaneption, et qui dure trois jours.

Le premier n'est distingué que par des repas qui réunissent les parens dans une même maison, et les membres d'une curie dans un même lieu ¹.

Le second est consacré à des actes de religion. Les magistrats offrent des sacrifices en public ; et plusieurs Athéniens revêtus de riches habits, et tenant dans leurs mains des tisons enflammés, marchent à pas précipités autour des autels, chantent des hymnes en l'honneur de Vulcain, et célèbrent le dieu qui introduisit l'usage du feu parmi les mortels ².

C'est le troisième jour que les enfans entrent dans l'ordre des citoyens. On devoit en présenter plusieurs de l'un et de l'autre sexe ³. Je suivis Apollodore dans une chapelle qui appartenoit à sa curie ⁴. Là se trouvoient assemblés avec plusieurs de ses parens, les principaux de la curie, et de la classe particulière à laquelle il étoit associé. Il leur présenta son fils avec une brebis qu'on devoit immoler. On la pesa et j'entendis les assistans s'écrier en riant : Moindre, moindre ; c'est-à-dire, qu'elle n'avoit pas le poids fixé par la loi ⁵. C'est une plaisanterie qu'on ne se refuse guère dans cette

¹ Meurs. Græc. feriât. in Apatur.

² Id. ibid.

³ Poll. l. 8. c. 9. §. 107.

⁴ Id. l. 3. §. 52.

⁵ Harpocr. in *Meion*. Suid. in *Meiag*.

occasion. Pendant que la flamme dévorait une partie de la victime ¹, Apollodore s'avança ; et tenant son fils d'une main, il prit les dieux à témoins que cet enfant étoit né de lui, d'une femme Athénienne, en légitime mariage ². On recueillit les suffrages, et l'enfant aussitôt fut inscrit sous le nom de Lysis, fils d'Apollodore, dans le registre de la curie, nommé le registre public ³.

Cet acte, qui place un enfant dans une telle tribu, dans une telle curie, dans une telle classe de la curie, est le seul qui constate la légitimité de sa naissance, et lui donne des droits à la succession de ses parens ⁴. Lorsque ceux de la curie refusent de l'agrèger à leur corps, le père a la liberté de les poursuivre en justice ⁵.

L'éducation, pour être conforme au génie du gouvernement, doit imprimer dans les cœurs des jeunes citoyens les mêmes sentimens et les mêmes principes. Aussi les anciens législateurs les avoient-ils assujétis à une institution commune ⁶. La plupart sont aujourd'hui élevés dans le sein de leur famille ; ce qui choque ouvertement l'esprit de la démocratie. Dans l'éducation particulière, un enfant lâchement

¹ Demosth. in Macart. gramm. p. 1029.

² Isæus de hæred. Apoll. p. 65. Id. de hæred. Cyron. p. 70.

³ Harpocr. in *Koin*.

⁴ Demosth. in Bæot. p. 1005.

⁵ Id. in Neær. p. 870.

⁶ Aristot. de rep. l. 8. c. 1. t. 2. p. 449.

abandonné aux flatteries de ses parens et de leurs esclaves, se croit distingué de la foule, parce qu'il en est séparé : dans l'éducation commune, l'émulation est plus générale, les états s'égalisent ou se rapprochent. C'est là qu'un jeune homme apprend chaque jour, à chaque instant, que le mérite et les talens peuvent seuls donner une supériorité réelle.

Cette question est plus facile à décider, qu'une foule d'autres qui partagent inutilement les philosophes. On demande s'il faut employer plus de soins à cultiver l'esprit, qu'à former le cœur; s'il ne faut donner aux enfans que des leçons de vertu, et aucune de relative aux besoins et aux agrémens de la vie; jusqu'à quel point ils doivent être instruits des sciences et des arts ¹.

Loin de s'engager dans de pareilles discussions, Apollodore résolut de ne pas s'écarter du système d'éducation établi par les anciens législateurs, et dont la sagesse attire des pays voisins et des peuples éloignés quantité de jeunes élèves ². Mais il se réserva d'en corriger les abus: il envoya tous les jours son fils aux écoles. La loi ordonne de les ouvrir au lever du soleil, et de les fermer à son coucher ³. Son conducteur l'y menoit le matin, et alloit le prendre le soir ⁴.

¹ Id. ibid. c. 2. p. 450.

² Æschin. epist. 12. p. 214.

³ Id. in Tim. p. 261.

⁴ Plat. in Lys. t. 2. p. 223.

Parmi les instituteurs auxquels on confie la jeunesse d'Athènes, il n'est pas rare de rencontrer des hommes d'un mérite distingué. Tel fut autrefois Damon, qui donna des leçons de musique à Socrate ¹, et de politique à Périclès ². Tel étoit de mon temps Philotime. Il avoit fréquenté l'école de Platon, et joignoit à la connoissance des arts, les lumières d'une saine philosophie. Apollodore qui l'aimoit beaucoup, étoit parvenu à lui faire partager les soins qu'il donnoit à l'éducation de son fils.

Ils étoient convenus qu'elle ne rouleroit que sur un principe. Le plaisir et la douleur, me dit un jour Philotime, sont comme deux sources abondantes que la nature fait couler sur les hommes, et dans lesquelles ils puisent au hasard le bonheur et le malheur ³. Ce sont les deux premiers sentimens que nous recevons dans notre enfance, et qui, dans un âge plus avancé, dirigent toutes nos actions. Mais il est à craindre que de pareils guides ne nous entraînent dans leurs écarts. Il faut donc que Lysis apprenne de bonne heure à s'en défier, qu'il ne contracte dans ses premières années aucune habitude que la raison ne puisse justifier un jour, et qu'ainsi les exemples, les conversations, les sciences, les exercices du corps, tout concoure à lui faire aimer et haïr des à

¹ Id. de rep. 1. 3. t. 2. p. 400.

² Id. in Alcib. 1. t. 2. p. 118. Plut. in Per. t. 1.

p. 154.

³ Plat. de leg. lib. 1. t. 2. p. 636.

présent, ce qu'il devra aimer et haïr toute sa vie ¹.

Le cours des études comprend la musique et la gymnastique ², c'est-à-dire, tout ce qui a rapport aux exercices de l'esprit et à ceux du corps. Dans cette division, le mot musique est pris dans une acception très étendue.

Connoître la forme et la valeur des lettres, les tracer avec élégance et facilité ³, donner aux syllabes le mouvement et les intonations qui leur conviennent : tels furent les premiers travaux du jeune Lysis. Il alloit tous les jours chez un grammatiste, dont la maison située auprès du temple de Thésée, dans un quartier fréquenté, attiroit beaucoup de disciples ⁴. Tous les soirs il racontoit à ses parens l'histoire de ses progrès : je le voyois, un style ou poinçon à la main, suivre à plusieurs reprises les contours des lettres que son maître avoit figurées sur des tablettes ⁵. On lui recommandoit d'observer exactement la ponctuation, en attendant qu'on pût lui en donner des règles ⁶.

Il lisoit souvent les fables d'Esopé ⁷; souvent

1 Id. ibid. lib. 2. p. 494 et 515.
 2 Aristot. de mor. l. I. c. 2. t. 2. p. 20.
 3 Plat. in Protog. t. I. p. 325. etc. Id. de rep. l. 3. t. 2. p. 412.
 4 Lucian. de gymnas. t. 2. p. 902.
 5 Plat. in Alcib. I. t. 2. p. 114. Demosth. de cor.

il récitoit les vers qu'il savoit par cœur. En effet, pour exercer la mémoire de leurs élèves, les professeurs de grammaire leur font apprendre des morceaux tirés d'Homère, d'Hésiode et des poètes lyriques ¹. Mais, disent les philosophes, rien n'est si contraire à l'objet de l'institution. Comme les poètes attribuent des passions aux dieux, et justifient celles des hommes, les enfans se familiarisent avec le vice avant de le connoître. Aussi a-t-on formé pour leur usage des recueils de pièces choisies, dont la morale est pure ² : et c'est un de ces recueils que le maître de Lysis avoit mis entre ses mains. Il y joignit ensuite le dénombrement des troupes qui allèrent au siège de Troie, tel qu'on le trouve dans l'Iliade ³. Quelques législateurs ont ordonné que dans les écoles on accoutumât les enfans à le réciter, parce qu'il contient les noms des villes et des maisons les plus anciennes de la Grèce ⁴.

Dans les commencemens, lorsque Lysis parloit, qu'il lisoit, ou qu'il déclamoit quelque ouvrage, j'étois surpris de l'extrême importance qu'on mettoit à diriger sa voix, tantôt pour en varier les inflexions, tantôt pour l'arrêter sur une syllabe, ou la précipiter sur une autre. Philotime, à qui je témoignai ma sur-

1 Plat. in Protog. t. I. p. 325. Id. de repol. 2. p. 377. Lucian. de gym. t. 2. p. 902.
 2 p. 811.
 3 Homer. Iliad. l. 2.
 4 Eustath. in Iliad. 2. t. I. p. 263.
 5 Plat. de leg. l. 7. t.

prise, la dissipa de cette manière:

Nos premiers législateurs comprirent aisément que c'étoit par l'imagination qu'il falloit parler aux Grecs, et que la vertu se persuadoit mieux par le sentiment que par les préceptes. Ils nous annoncèrent des vérités parées des charmes de la poésie et de la musique. Nous apprenions nos devoirs dans les amusemens de notre enfance: nous chantions les bienfaits des dieux, les vertus des héros. Nos mœurs s'adoucirent à force de séductions; et nous pouvons nous glorifier aujourd'hui de ce que les Grâces elles-mêmes ont pris soin de nous former.

La langue que nous parlons paroît être leur ouvrage. Quelle douceur! quelles richesses! quelle harmonie! Fidèle interprète de l'esprit et du cœur, en même temps que par l'abondance et la hardiesse de ses expressions, elle suffit à toutes nos idées, et sait au besoin les revêtir de couleurs brillantes, sa mélodie fait couler la persuasion dans nos ames. Je veux moins vous expliquer cet effet que vous le laisser entrevoir.

Nous remarquons dans cette langue trois propriétés essentielles, la résonnance, l'intonation, le mouvement¹.

Chaque lettre, ou séparément, ou jointe avec une autre lettre, fait entendre un son; et ces sons diffèrent par la douceur et la dureté,

¹ Aristot. de poet. cap. 20. t. 2. p. 667.

la force et la foiblesse, l'éclat et l'obscurité. J'indique à Lysis ceux qui flattent l'oreille, et ceux qui l'offensent²: je lui fais observer qu'un son ouvert, plein, volumineux, produit plus d'effet qu'un son qui vient expirer sur les lèvres ou se briser contre les dents; et qu'il est une lettre dont le fréquent retour opère un sifflement si désagréable, qu'on a vu des auteurs la bannir avec sévérité de leurs ouvrages³.

Vous êtes étonné de cette espèce de mélodie, qui parmi nous anime non-seulement la déclamation, mais encore la conversation familière; vous la retrouverez chez presque tous les peuples du midi. Leur langue, ainsi que la nôtre, est dirigée par des accens qui sont inhérens à chaque mot, et qui donnent à la voix des inflexions d'autant plus fréquentes que les peuples sont plus sensibles, d'autant plus fortes qu'ils sont moins éclairés. Je crois même qu'anciennement les Grecs avoient, non-seulement plus d'aspirations, mais encore plus d'écarts dans leur intonation que nous n'en avons aujourd'hui. Quoiqu'il en soit, parmi nous la voix s'élève et s'abaisse quelquefois jusqu'à l'intervalle d'une quinte, tantôt sur deux syllabes, tantôt sur la même³. Plus souvent elle par-

¹ Plat. in Theat. t. 1. p. 203. Id. in Cratyl. ibid. p. 224. Dionys. Halic. de compos. verb. cap. 12. t. 5. p. 65.

² Dionys. ibid. c. 14. p.

80. Athen. l. 10. c. 21. p. 455. Eustath. in Iliad. 10. p. 813. Dionys. Halic. de compos. verb. c. 11. t. 5. p. 58.

court des espaces moindres ¹, les uns très marqués, les autres à peine sensibles, ou même inappréciables. Dans l'écriture, les accens se trouvant attachés aux mots ², Lysis disingue sans peine les syllabes sur lesquelles la voix doit monter ou descendre; mais comme les degrés précis d'élévation et d'abaissement ne peuvent être déterminés par des signes, je l'accoutume à prendre les inflexions les plus convenables au sujet et aux circonstances ³. Vous avez dû vous apercevoir que son intonation acquiert de jour en jour de nouveaux agrémens, parce qu'elle devient plus juste et plus variée.

La durée des syllabes se mesure par un certain intervalle de temps. Les unes se traitent avec plus ou moins de lenteur, les autres s'empresent de courir avec plus ou moins de vitesse ⁴. Réunissez plusieurs syllabes brèves, vous serez malgré vous entraîné par la rapidité de la diction; substituez-leur des syllabes longues, vous serez arrêté par sa pesanteur: combinez-les entre elles, suivant le rapport de leur durée, vous verrez votre style obéir à tous les mouvemens de votre ame, et figurer toutes les impressions que je dois partager avec elle. Voilà ce qui constitue ce rythme, cette ca-

¹ Sim. Bircov. not. in Dionys. p. 8. Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 32. p. 439.

² Aristot. de soph. elench. t. 1. p. 284.

³ Id. de rhetor. l. 3. c. 1. t. 2. p. 583.

⁴ Dionys. Halic. de compos. verb. c. 15. t. 5. p. 85.

dence ¹ à laquelle on ne peut donner atteinte sans révolter l'oreille; c'est ainsi que des variétés que la nature, les passions et l'art ont mises dans l'exercice de la voix, il résulte des sons plus ou moins agréables, plus ou moins éclatans, plus ou moins rapides.

Quand Lysis sera plus avancé, je lui montrerai que le meilleur moyen de les assortir est de les contraster, parce que le contraste, d'où naît l'équilibre, est dans toute la nature, et principalement dans les arts imitatifs; la première source de l'ordre et de la beauté. Je lui montrerai par quel heureux balancement on peut les affaiblir et les fortifier. A l'appui des règles viendront les exemples. Il distinguera dans les ouvrages de Thucydide, une mélodie austère, imposante, pleine de noblesse; mais la plupart du temps dénuée d'aménité; dans ceux de Xénophon, une suite d'accords dont la douceur et la mollesse caractérisent les Grâces qui l'inspirent ²; dans ceux d'Homère, une ordonnance toujours savante, toujours variée ³. Voyez lorsque ce poète parle de Pénélope, comme les sons les plus doux et les plus brillans se réunissent pour déployer l'harmonie et la lumière de la beauté ⁴. Faut-il représenter le bruit des flots qui se brisent contre le rivage? son expression se prolonge, et mugit avec

¹ Plat. in Cratyl. t. 1. compos. verb. c. 10. t. 5. p. 424. Aristot. de rhetor. p. 52.

² Id. ibid. c. 15. p. 90.

³ Id. ibid. c. 16. p. 97.

éclat. Veut-il peindre les tourmens de Sisyphe, éternellement occupé à pousser un rocher sur le haut d'une montagne d'où il retombe aussitôt ? son style, après une marche lente, pesante, fatigante, court et se précipite comme un torrent¹ ; c'est ainsi que sous la plume du plus harmonieux des poètes, les sons deviennent des couleurs, et les images des vérités.

Nous n'enseignons point à nos élèves les langues étrangères, soit par mépris pour les autres nations, soit parce qu'ils n'ont pas trop de temps pour apprendre la nôtre. Lysis connoît les propriétés des élémens qui la composent. Ses organes flexibles saisissent avec facilité les nuances qu'une oreille exercée remarque dans la nature des sons, dans leur durée, dans les différens degrés de leur élévation et de leur renflement².

Ces notions, qui n'ont encore été recueillies dans aucun ouvrage, vous paroîtront peut-être frivoles. Elles le seroient en effet, si, forcés de plaire aux hommes pour les étonner, nous n'étions souvent obligés de préférer le style à la pensée, et l'harmonie à l'expression³. Mais elles sont nécessaires dans un gouvernement où le talent de la parole reçoit un prix infini des qualités accessoires qui l'accompagnent ; chez un peuple sur-tout dont l'esprit

¹ Dionys. Halic. de compos. verb. c. 20. t. 5. p. 139, etc.
² Aristot. de rhet. l. 3. c. 1. t. 2. p. 583.
³ Id. ibid. p. 584. Dionys. Halic. ibid.

est très léger, et les sens très délicats ; qui pardonne quelquefois à l'orateur de s'opposer à ses volontés, et jamais d'insulter son oreille¹. De là les épreuves incroyables auxquelles se sont soumis certains orateurs pour rectifier leur organe ; de là leurs efforts pour distribuer dans leurs paroles la mélodie et la cadence qui préparent la persuasion ; de là résultent enfin ces charmes inexprimables, cette douceur ravissante que la langue grecque reçoit dans la bouche des Athéniens². La grammaire envisagée sous ce point de vue, a tant de rapports avec la musique, que le même instituteur est communément chargé d'enseigner à ses élèves les élémens de l'une et de l'autre³.

Je rendrai compte dans une autre occasion des entretiens que j'eus avec Philotime, au sujet de la musique. J'assistois quelquefois aux leçons qu'il en donnoit à son élève. Lysis apprit à chanter avec goût, en s'accompagnant de la lyre. On éloigna de lui les instrumens qui agitent l'ame avec violence, ou qui ne servent qu'à l'amollir⁴. La flûte qui excite et apaise tour-à-tour les passions, lui fut interdite. Il n'y a pas long-temps qu'elle faisoit les délices des Athéniens les plus distingués. Alcibiade

¹ Demosth. de coron. l. 3. c. 11. t. 1. p. 290. p. 481. Ulpian. ibid. p. 529.
² Quintil. instit. l. 1. c. 10. p. 69.
³ Cicer. orat. t. 8 et 9 t. 1. p. 425. Suid. in *Theriao*.
⁴ Aristot. de rep. l. 8. c. 6. t. 2. p. 457.
⁵ Plat. de leg. l. 1. t. 2. p. 642. Cicer. de orator.

biade encore enfant essaya d'en jouer ; mais comme les efforts qu'il faisoit pour en tirer des sons, altéroient la douceur et la régularité de ses traits, il mit sa flûte en mille morceaux ¹. Dès ce moment, la jeunesse d'Athènes regarda le jeu de cet instrument comme un exercice ignoble, et l'abandonna aux musiciens de profession.

Ce fut vers ce temps-là que je partis pour l'Égypte : avant mon départ, je priai Philotime de mettre par écrit les suites de cette éducation, et c'est d'après son journal que je vais en continuer l'histoire.

Lysis passa successivement sous différens maîtres. Il apprit à-la-fois l'arithmétique par principes et en se jouant ; car pour en faciliter l'étude aux enfans, on les accoutume tantôt à partager entre eux, selon qu'ils sont en plus grand ou en plus petit nombre, une certaine quantité de pommes et de couronnes ; tantôt à se mêler dans leurs exercices, suivant des combinaisons données, de manière que le même occupe chaque place à son tour ^{* 2}. Apollodore ne voulut pas que son fils connût ni ces prétendues propriétés que les Pythagoriciens attribuent aux nombres, ni l'application qu'un intérêt sordide peut faire du calcul aux opéra-

¹ Plat. in Alcib. 1. t. 2. p. 106. Aul. Gell. lib. 15. c. 17.

^{*} Voyez la note à la fin

du volume.

² Plat. de leg. 1. 7. t. 2. p. 819.

tions du commerce ¹. Il estimoit l'arithmétique, parce qu'entre autres avantages elle augmente la sagacité de l'esprit, et le prépare à la connoissance de la géométrie et de l'astronomie ².

Lysis prit une teinture de ces deux sciences. Avec le secours de la première, placé un jour à la tête des armées, il pourroit plus aisément asseoir un camp, presser un siège, ranger des troupes en bataille, les faire rapidement mouvoir dans une marche ou dans une action ³. La seconde devoit le garantir des frayeurs que les éclipses et les phénomènes extraordinaires inspiroient, il n'y a pas long-temps, aux soldats ⁴.

Apollodore se rendit une fois chez un des professeurs de son fils. Il y trouva des instrumens de mathématiques, des sphères, des globes ⁵ et des tables où l'on avoit tracé les limites des différens empires, et la position des villes les plus célèbres ⁶. Comme il avoit appris que son fils parloit souvent à ses amis d'un bien que sa maison possédoit dans le canton de Céphissie, il saisit cette occasion pour lui donner la même leçon qu'Alcibiade avoit re-

¹ Id. de rep. 1. 7. t. 2. p. 525.

² Plat. in Theæt. t. 1. p. 145. Id. de rep. 1. 7. t. 2. p. 526. Id. de leg. 1. 5. t. 2. p. 747.

³ Id. de rep. 1. 7. t. 2.

p. 526.

⁴ Thucyd. 1. 7. c. 50.

⁵ Aristoph. in nub. v. 201, etc.

⁶ Herodot. 1. 5. c. 49. Diog. Laert. 1. 5. §. 51.

que de Socrate ¹. Montrez-moi sur cette carte de la terre, lui dit-il, où sont l'Europe, la Grèce, l'Attique. Lysis satisfait à ces questions; mais Apollodore ayant ensuite demandé où étoit le bourg de Céphissie, son fils répondit en rougissant qu'il ne l'avoit pas trouvé. Ses amis sourirent, et depuis il ne parla plus des possessions de son père.

Il brûloit du désir de s'instruire; mais Apollodore ne perdit pas de vue cette maxime d'un roi de Lacédémone: qu'il ne faut enseigner aux enfans que ce qui pourra leur être utile dans la suite ²; ni cette autre maxime: que l'ignorance est préférable à une multitude de connoissances confusément entassées dans l'esprit ³.

En même temps Lysis apprenoit à traverser les rivières à la nage et à dompter un cheval ⁴. La danse régloit ses pas, et donnoit de la grâce à tous ses mouvemens. Il se rendoit assiduellement au gymnase du Lycée. Les enfans commencent leurs exercices de très bonne heure ⁵, quelquefois même à l'âge de sept ans ⁶: ils les continuent jusqu'à celui de vingt. On les accoutume d'abord à supporter le froid, le chaud, toutes les intempéries des saisons ⁷; ensuite à pous-

¹ Ælian. var. hist. l. 3. c. 28.

² Plut. Lacon. apophth. t. 2. p. 224.

³ Plat. de leg. l. 7. t. 2. p. 819.

⁴ Pet. leg. Att. p. 162.

⁵ Plat. de rep. l. 3. t. 2. p. 402. Lucian. de gymnas. t. 2. p. 898.

⁶ Axioch. ap. Plat. t. 3. p. 366.

⁷ Lucian. ibid.

ser des balles de différentes grosseurs, à se les renvoyer mutuellement. Ce jeu et d'autres semblables ne sont que les préludes des épreuves laborieuses qu'on leur fait subir à mesure que leurs forces augmentent. Ils courent sur un sable profond, lancent des javelots, sautent au-delà d'un fossé ou d'une borne, tenant dans leurs mains des masses de plomb, jetant en l'air, ou devant eux, des palets de pierre ou de bronze ¹; ils fournissent en courant une ou plusieurs fois la carrière du Stade, souvent couverts d'armes pesantes. Ce qui les occupe le plus, c'est la lutte, le pugilat, et les divers combats que je décrirai en parlant des jeux olympiques. Lysis qui s'y livroit avec passion, étoit obligé d'en user sobrement, et d'en corriger les effets par les exercices de l'esprit auxquels son père le ramenoit sans cesse.

Le soir, de retour à la maison, tantôt il s'accompagnoit de la lyre ², tantôt il s'occupoit à dessiner; car depuis quelques années, l'usage s'est introduit presque par-tout de faire apprendre le dessin aux enfans de condition libre ³. Souvent il lisoit en présence de son père et de sa mère les livres qui pouvoient l'instruire ou l'amuser. Apollodore remplissoit auprès de lui les fonctions de ces grammairiens, qui, sous le nom de critiques ⁴, enseignent à résoudre

¹ Id. de gymnas. t. 2. p. 909.

² Plat. in Lys. t. 2. p. 209.

³ Aristot. de rep. l. 8. c. 3. t. 2. p. 450. Plin. l. 35. t. 2. p. 694.

⁴ Axioch. ap. Plat. t. 3.

les difficultés que présente le texte d'un auteur; Epicharis, celles d'une femme de goût qui en sait apprécier les beautés. Lysis demandoit un jour comment on jugeoit du mérite d'un livre. Aristote qui se trouva présent répondit : „ Si „ l'auteur dit tout ce qu'il faut, s'il ne dit que „ ce qu'il faut, s'il le dit comme il faut ¹. ”

Ses parens le formoient à cette politesse noble dont ils étoient les modèles. Desir de plaire, facilité dans le commerce de la vie, égalité dans le caractère, attention à céder sa place aux personnes âgées ², décence dans le maintien, dans l'extérieur, dans les expressions, dans les manières ³, tout étoit prescrit sans contrainte, exécuté sans effort.

Son père le menoit souvent à la chaise des bêtes à quatre pieds, parce qu'elle est l'image de la guerre ⁴; quelquefois à celle des oiseaux, mais toujours sur des terres incultes, pour ne pas détruire les espérances du laboureur ⁵.

On commença de bonne heure à le conduire au théâtre ⁶. Dans la suite, il se distingua plus d'une fois aux fêtes solennelles, dans les chœurs de musique et de danse. Il furoit aussi dans

p. 366. Strab. ap. Eustath. t. 1. p. 285.

¹ Aristot. de mor. l. 2. c. 5. t. 2. p. 22. Id. de rhetor. l. 3. c. 1. t. 2. p. 583.

² Id. de mor. l. 9. c. 2. p. 118.

³ Isocr. ad Demon. t. 1. p. 24, 27, etc. Aristot.

de rep. t. 2. l. 7. c. 17. p. 448.

⁴ Xenoph. de venat. p. 974 et 995.

⁵ Plat. de leg. l. 7. t. 2. p. 824.

⁶ Theophr. de charact. c. 9.

ces jeux publics où l'on admet les courses de chevaux. Il y remporta souvent la victoire: mais on ne le vit jamais, à l'exemple de quelques jeunes gens, se tenir debout sur un cheval, lancer des traits, et se donner en spectacle par des tours d'adresse ¹.

Il prit quelques leçons d'un maître d'armes ²: il s'instruisit de la tactique ³; mais il ne fréquenta point ces professeurs ignorans chez qui les jeunes gens vont apprendre à commander les armées ⁴.

Ces différens exercices avoient presque tous rapport à l'art militaire. Mais s'il devoit défendre sa patrie, il devoit aussi l'éclairer. La logique, la rhétorique, l'histoire, le droit civil, la politique, l'occupèrent successivement.

Des maîtres mercenaires se chargent de les enseigner, et mettent leurs leçons à très-haut prix. On raconte ce trait d'Aristippe. Un Athénien le pria d'achever l'éducation de son fils. Aristippe demanda mille drachmes *. „ Mais répondit le père, j'aurois un esclave pour une pareille somme. Vous en auriez deux, répondit le philosophe: votre fils d'abord, ensuite l'esclave que vous placeriez auprès de lui ⁵. ”

Autrefois les sophistes se rendoient en foule

¹ Plat. in Men. t. 2. p. 98.

² Id. in Lach. t. 2. p. 182.

³ Axioch. ap. Plat. t. 3. p. 366.

⁴ Plat. in Euthyd. t. 1. p. 307.

* 900 livres.

⁵ Plut. de lib. educ. t. 2. p. 4.